

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 23

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNEABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



LE MILITERO DAI Z'AUTRO IADZO

VO l'é dza de dão trâi coup : lè militero dái z'autro iadzo l'étant tot parâi dái coo quemet on n'ein a jamé revu du leu. N'e te pas leu que l'ant fé lo camp dão Rhin ein cinquante-six—cinqante-sat, et principalemente leu que l'ant déguenauts lo Sonderbon ein quarante-sat. Quemet desâi onna vilhie tsanson :

Noûtré sordâ sant dái luron
Qu'ant reuversâ lo Sonderbon.

Po dâi luron, l'etâi dâi luron d'attaqua, du lo pâlie petit sordâ, tant qu'âo gros majo.

Einfin quie ! Lo vo dio, rein de pe crâno âo mondo Que ellia vilhie melice et cein, vo z'ein repondò : Câ cein avâi l'air d'ouïe avoué elliao gros pompon, Clliâo chaeot de grognâ et clliâo galé guidon : Drapeaux asse petit qu'ont mothâo de catsetta Qu'on einfatâve âo bet dão canon dão fusi Dâo premi dái sergent de tsaquie compagni. ¹

Et lâo musique. Lè noûtré pouant pas pidâ. Faillai vère lo bombardon. Quand zonâre, lè fenne prêyânt lo bon Dieu et lè mousse s'allâvant reduire dèso lè gredon de lâo mère-grand. L'etâi pî que lo tounerro po la brison.

Et lâi avâi ti lè z'autro z'instrument :

Lai avâi la serpiente, lo fifre, lo tambou, La cœula, l'ophielé, la pioula, lo toutou, La trompetta, lo cor, lè pliaque, l'epouffâre Que s'pouâve allondzi, qe fasâi la romnâe ; Et lo tambou de basse avoué la zonna-na.

Faillai dão thorax po sofiliâ dein ti clliâo z'afére, allâ pî. L'è que, l'ein avant de clliâo coffre dein clli teims. N'avant pas pouâre que lâo ciâotâi. Lâi sofiliâvant de tot lâo corrâdo. Lè get végant asse gros que dâi truffie tserdon, lè d'joute s'empêtubiliâvant à ecclietâ et l'étant asse rodze qu'on drapeau fédérat tot batteint nâovo. Mâ quinte débordenâe, assebin !

Aprî cein, lâo faillai à bâire, po refére dão son.

L'è que, dein clli teims, on bon verro de vin betâ avoué on par d'autre derrâi lè tètè vo fasâi rein de mau. Sâ faillai pas soulâ, ié su. Mâ on sè tsouyîve. On accutâve lo capitaino.

On dzo, devant on camp, stisse dit dinse à sè sordâ :

— Sordâ ! vu pas vo dèfeindre de bâire, sarâi mau fê et vo m'accuterâ pas. Mâ vu vo dere que vo n'ai pas fauta de bâira tot cein que vo pouâide teni. Clliâo que tignant chopine dèverant bâire que quartetti ; clliâo que tignant on demi-pot, bâverant chopine ; clliâo que tignant on pot fîterant on demi-pot. Et ti dinse, tsacon la maiti. Dîse, mè, voûtron capitaino, que tigno mè hout pot, n'ein vu bâire que quattro.

Credouble, cein l'etâi dâi luron !

Marc à Louis.

Ah ! ces gosses ! — Charlot arrive chez son oncle, nouvellement marié.

— Alors, oncle, tu t'es fait bien du mal ?

— Comment cela ?

— Papa dit que tu es joliment tombé dans la trappe !

¹ « La vilhie melice », de C.-C. Dénérâaz.

ENCORE LUTRY

POUR trouver le vrai Lutry, c'est encore sur la grève qu'il faut aller. Fuyant les bancs neufs que le quai moderne et muscule — heureusement — offre en été aux étrangers débarqués des vapeurs, des femmes sont assises sur une pierre, sur un tronc d'arbre abattu. Que d'enfants !... On se livre, à Lutry, à un actif élevage de l'espèce humaine. Tirant l'aiguille, les mères raccommodent les langes, tricotent des bas, ou encore guident les premiers pas de leurs rejetons. En voilà un qui s'essaie, tout au bord de l'eau, soutenu par un poing vigilant. Ses jambes, un peu torses et très maladroites, s'embrouillent l'une dans l'autre. Qu'importe ! il rit aux mouettes, aux petits poissons frétillants.

— Laissez-le dans sa poussette, M'amé, Bolo-mey, crie une voix. Il n'est pas encore mûr pour la marche !

Tous les âges sont représentés sur le sable de la grève, gosses impayables aux gros pieds enfermés dans des chaussures de laine, aux joues qui pendent, aux yeux qui font tout ce qu'ils peuvent pour s'ouvrir parmi tant de boursouflures ; vieilles qui vont lentement, appuyées sur des cannes, suivies de leur ombre épaisse ; jeunes femmes silencieuses, oubliant au bord de l'eau bleue leurs griefs contre la vie, contre les hommes ; petites filles penchées sur une poupée vêtue de rose...

Immaculés, comme taillés dans un marbre sans défaut, tristes de toute cette blancheur qui les rend irréels, deux cygnes approchent, lents, majestueux, vrais rêves posés sur l'eau calme... Mais il en est d'eux comme des humains qu'il vaut mieux voir de loin, de très loin... A les considérer de près, on découvre un bec orange qui s'ouvre pour souffler méchamment, des yeux jaloux, une vraie tête de vipère, triangulaire et bête, et aussi des pattes indolentes qui remuent sans grâce, frôlant le sable du fond pastillé de cailloux blancs.

— C'est le père et la mère ! affirme un gamin. Le père, il ne peut pas voler...

— Le père, il ne vole pas ? questionne une voix naïve.

— Non !... les pères nagent. Ils ne volent pas... Il n'y a que les mères qui volent...

— Alors pourquoi il a des ailes, le père, s'il ne vole pas ?...

Sans se laisser démonter par cette objection capieuse, le gamin reprend avec plus de force :

— Je te dis : les mères volent ; les pères volent pas... C'est comme ça...

— Ces deux, c'est les jeunes de l'année passée ?

— Oui !... Ils ont pris le nid pour eux. Ils ont chassé les vieux.

— Et les vieux, où sont-ils ?

— Peuh !... Ils ont été crever par quelque coin. Quand on est vieux !

— Les cygnes, ils mangent du poisson ?

— Sûr ! Les gros poissons... Et puis les gros poissons mangent les petits et les petits mangent les mouches...

— Et les mouches ?

— Elles mangent les moucherons...

— Et les moucherons ?

— T'inquiète pas !... Ils savent bien trouver ceux qu'ils doivent manger !

Enfants de Lutry, vous êtes magnifiques !... Avant de vivre, vous connaissez la vie !

Le soleil descend pour se percher une seconde sur le dos noir du Jura. Pâle, froide, l'eau s'égale soudain de larges taches rouges. Parentes des cygnes par la magnificence indolente de leurs lignes, les montagnes de Savoie veillent au-dessus de la brume laiteuse qui monte du lac en longs rubans parallèles... Une barque se hâte, posée sur l'or des flots, car elle sait que l'heure de gloire sera brève et qu'après viendra la nuit.

— Regardez le soleil, crie un des gamins. Il paraît moitié plus gros qu'avant...

A quoi le gosse qui soutenait que « les pères ne volent pas », répond vivement :

— Si j'avais un flobert, je tirerais dessus... pan ! pan !

Benjamin Vullotton.

EMMA, FILLE DE CHARLEMAGNE¹

Eginhard, notarius de Charlemagne, s'acquittait si honorablement de ses devoirs à la cour qu'il était bien venu de tout le monde ; mais il était surtout aimé de très vive ardeur par la fille de l'empereur, nommée Emma, fiancée au roi des Grecs. Quelque temps s'était écoulé et leur amour mutuel ne faisait que s'accroître de jour en jour. Retenus qu'ils étaient par la crainte de la colère impériale, ils n'osaient faire, pour se trouver ensemble, de périlleuses dé-marches : mais un amour opiniâtre surmonte tous les obstacles. Ainsi, le noble jeune homme, se sentant consumer par une passion que rien ne pouvait éteindre, et désespérant d'arriver par un intermédiaire jusqu'aux oreilles de la jeune fille, put tout d'un coup confiance en lui-même et, une nuit, il se rendit secrètement à l'appartement qu'elle habitait. Là, il frappa doucement à la porte, s'annonça comme porteur d'un message de la part du roi, et obtint la permission d'entrer seul avec la jeune fille et l'ayant charmée par de secrets entretiens, il put enfir la presser dans ses bras et lui témoigner son amour.

Mais lorsqu'à l'approche du jour, il voulut profiter du silence de la nuit pour s'en retourner, il s'aperçut que, contre toute attente, il était tombé beaucoup de neige et, craignant que la marque des pieds d'un homme n'amenuise sa perte en trahissant son secret, il n'osa pas sortir. Les angoisses, la frayeur causée par le sentiment de leur faute les retenaient tous deux dans l'appartement, et là, au milieu des plus vives inquiétudes, ils débâtraient sur ce qu'ils devaient faire, lorsque la charmante jeune fille, que l'amour rendait audacieuse, imagina un expédient : Prendre, en se baissant, Eginhard sur ses épaules, le porter avant le jour jusqu'à l'appartement qu'il habitait, qui était situé près de là et, après l'y avoir déposé, revenir en suivant soigneusement la trace de ses pas ; tel fut le moyen qu'elle proposa.

Cependant l'empereur, sans doute par l'effet de la volonté divine, avait passé cette même nuit sans dormir. S'étant levé au point du jour, il promenait ses regards du haut de son palais, lorsqu'il aperçut sa fille s'avancer en chancelant, toute courbée sous le poids de son fardeau, puis le déposer au lieu convenu et revenir en toute hâte sur ses pas. Après les avoir longtemps considérés, l'empereur ému à la fois d'étonnement et de douleur, mais pensant que la volonté divine était pour quelque chose dans tout cela, se content et garda le silence sur ce qu'il avait vu.

Eginhard, inquiet de sa faute et bien certain que l'empereur ne serait pas longtemps à l'ignorer, finit, au milieu de ses angoisses, par prendre une résolution. Il alla trouver ce prince et fléchissant le genou, il lui demanda son congé, lui disant que les grands et nombreux services qu'il avait déjà rendus n'avaient pas été dignement récompensés. L'empereur l'écouta, mais, au lieu de répondre directement à sa demande,

¹ Histoire de la sténographie dans l'antiquité et au moyen âge (p. 354 et suiv.) de Louis-Prosper Guénin, sténographe reviseur au Sénat français et Eugène Guénin, sténographe reviseur au Sénat, Lauréat de l'Académie française.